Document generated on 07/19/2025 1:48 p.m.

Revue d'histoire de l'Amérique française

SWETTENHAM, John, *McNaughton*, vol. II : 1939-1943 et vol. III : 1944-1966, The Ryerson Press, Toronto, 1969, 381 et 396 p.

Jacques Gouin

Volume 23, Number 4, mars 1970

URI: https://id.erudit.org/iderudit/302949ar
DOI: https://doi.org/10.7202/302949ar

See table of contents

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)
1492-1383 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gouin, J. (1970). Review of [SWETTENHAM, John, *McNaughton*, vol. II : 1939-1943 et vol. III : 1944-1966, The Ryerson Press, Toronto, 1969, 381 et 396 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, *23*(4), 646–648. https://doi.org/10.7202/302949ar

Tous droits réservés © Institut d'histoire de l'Amérique française, 1970

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SWETTENHAM, John, *McNaughton,* vol. II: 1939-1943 et vol. III: 1944-1966, The Ryerson Press, Toronto, 1969, 381 et 396 p.

Dans le premier volume de cette biographie (cf. RHAF, vol. XXII, nº 3, déc. 1968, pp. 485-487) l'auteur conduisait son héros jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale. Le deuxième volume est entièrement consacré à la période 1939-1943, mais c'est une époque très lourde d'événements dans la vie de McNaughton. C'est d'abord au cours de ces années-là qu'il s'affirme comme un ardent nationaliste canadien, face à l'impérialisme toujours vivace des milieux militaires britanniques et face aussi à l'opportunisme partisan des milieux politiques canadiens. Attitude qui le perdra d'ailleurs. Plus précisément, McNaughton rencontrera de nouveau sur son chemin un ennemi de la Première Guerre mondiale: Alan Brooke, chef de l'état-major impérial, et un nouvel ennemi, cette fois de la Seconde Guerre mondiale, l'hon. J.L. Ralston, ministre de la Défense nationale dans le cabinet King. Voici comment cet épisode pénible de la vie de McNaughton nous est présenté par l'auteur. Après avoir posé les fondements d'une première Armée canadienne en Angleterre, laquelle devait, dans l'esprit de McNaughton, combattre en tant que formation homogène dans le nord-ouest de l'Europe, le général canadien vit ses espoirs s'effondrer lorsque, pour des raisons à la fois politiques et ténébreuses, un premier corps canadien fut envoyé en Sicile pour y combattre sous les ordres de la VIIIe armée britannique du général Montgomery, et par la suite en Italie: l'Armée canadienne, mise sur pied de peine et de misère par le général McNaughton, était d'ores et déjà démembrée. Elle ne sera regroupée qu'au printemps de 1945, alors que la guerre tirait à sa fin. Pourquoi ce démembrement ? Parce que, pour des raisons de politique intérieure au Canada, le colonel Ralston tenait absolument à ce que des Canadiens aillent au combat dès 1943, pour montrer à la population canadienne que nos troupes n'étaient plus inutiles là-bas. Mackenzie King, ignorant tout de la chose militaire, et les yeux toujours fixés sur l'électorat, était du même avis. Mais, pour que Ralston parvînt à ses fins, il lui fallait un allié pour faire entendre raison à McNaughton qui était farouchement hostile au démembrement de l'Armée canadienne. Or, cet allié de Ralston, — ironie du sort ou coïncidence, — ne fut nul autre que Brooke, dont le credo impérialiste était bien connu. Comment cela s'est-il passé ? Assez simplement, si l'on en croit l'argumentation de l'auteur. Lors des grandes manœuvres de 1943 en Angleterre (exercice "Spartan") il semble qu'un corps d'armée canadien commît quelques erreurs répréhensibles imputables d'ailleurs au commandant dudit corps d'armée, et non au général McNaughton lui-même. Mais le général anglais Paget, arbitre de l'exercice, critiqua McNaughton. Il n'en fallait pas davantage pour que Brooke en conclue que McNaughton n'était pas apte à conduire l'Armée canadienne au combat. Ralston tenait son homme. En effet, au cours d'une conversation en Angleterre avec Brooke, Ralston fit avouer à celui-ci que McNaughton n'était pas apte à commander l'Armée canadienne au combat, jugement qu'il s'empressa de communiquer à McNaughton lui-même. Celui-ci en fut atterré et remit aussitôt sa démission à Mackenzie King. Ce dernier, fin renard, ne voulant perdre ni Ralston ni McNaughton, offrit à celui-ci le poste de gouverneur général du Canada,

ce qui à la fois flattait le nationalisme de McNaughton et laissait les mains libres à Ralston. McNaughton accepta. Mais, sur les entrefaites, la crise de la conscription de 1944 força Ralston à démissionner, ou plutôt à insister pour démissionner, car King, dans sa ruse machiavélique, s'était bien gardé de se départir d'une lettre de démission qu'il avait déjà reçue de Ralston un an auparavant. Le vieux renard se débarrassa donc opportunément de Ralston, évitant ainsi une scission grave au sein du conseil des ministres, et se tourna aussitôt vers McNaughton pour lui demander de recueillir le portefeuille de la Défense nationale. Plus question, bien entendu, du poste de gouverneur général pour McNaughton. C'était d'ailleurs le moindre des soucis de Mackenzie King. Bien sûr, il fallait faire élire McNaughton député de l'une des circonscriptions, mais on y verrait. D'ailleurs, la guerre achevait, et c'est tout ce que voulait King: disposer de l'homme qu'il lui fallait au bon moment. McNaughton ne fut jamais élu député, et ne fut jamais gouverneur général. Voilà comment King maniait les hommes, et comment McNaughton fut manié.

Voilà, très brièvement résumée, l'argumentation de l'auteur pour expliquer le cas McNaughton en 1943-1944. Disons que cette thèse, fort bien étayée par ailleurs, ne nous paraît pas tout à fait sans faille. D'abord, Brooke avait déjà exprimé son avis défavorable sur McNaughton, lors d'un séjour à Washington en 1943, c'est-à-dire *avant* son entretien avec Ralston plus tard dans la même année. Ensuite, lorsque Montgomery, sur l'avis de Brooke, semble-t-il, refusa à McNaughton le privilège de visiter le corps canadien en Sicile, le général Simonds, commandant le corps canadien, aurait répondu à Montgomery qui lui demandait son avis sur l'opportunité de cette visite: "For God's sake, keep him out of here !" Cette seule phrase en dit long sur ce que Simonds devait penser de son supérieur hiérarchique. Un subalterne qui a confiance en son chef ne dit pas une chose pareille. Enfin, le goût très prononcé de McNaughton pour l'aspect purement technique de l'armement expliquerait jusqu'à un certain point, qu'on le veuille ou non, ses lacunes en tant que commandant d'armée.

Le troisième et dernier volume de cette biographie nous fait connaître un aspect jusqu'ici méconnu de la vie de McNaughton. D'abord, son rôle éminent aux Nations Unies, comme représentant du Canada, et surtout comme président du Conseil de sécurité, alors qu'il régla avec une diplomatie insoupçonnée chez lui des problèmes très graves et lourds de conséquences pour la paix dans le monde. Enfin, son double rôle en tant que représentant canadien de la Commission mixte canado-américaine permanente de défense, et en tant que représentant canadien de la Commission canado-américaine internationale. En sa qualité de membre de cette dernière Commission, McNaughton lutta jusqu'à sa mort pour empêcher les Etats-Unis de s'emparer des eaux canadiennes. Ici encore, son nationalisme inflexible l'opposa au continentalisme opportuniste qui semblait prévaloir à la fois chez les conservateurs de Diefenbaker et chez les libéraux de Pearson.

L'homme qui *faillit* conduire l'Armée canadienne au combat, qui *faillit* devenir le premier gouverneur général canadien de notre pays, qui *faillit* à deux reprises être élu député, et qui *faillit* faire obstacle à l'impérialisme

américain, semble, de prime abord, avoir eu une vie jalonnée d'échecs. Pourtant il semble en même temps se dégager une auréole de grandeur autour de cet homme. Serait-ce là le signe du génie ? C'est ce que l'auteur réussit presque à nous faire croire. Pour notre part, nous estimons que nous n'avons pas encore suffisamment de recul pour conclure au génie de cet homme. Disons qu'il avait une foi vive en ses propres convictions. C'est déjà beaucoup en ce siècle de scepticisme généralisé.

Cette biographie marquera en tout cas une date dans notre historiographie qui est très pauvre sous ce rapport. Nous aimerions, comme nous l'avons déjà dit souvent dans ces pages, lire de nombreuses autres biographies de cette qualité sur nos quelques rares hommes de valeur.

JACQUES GOUIN

Jardins Mackenzie-King
Hull (Québec)